

Saint-James, en face de la station, très bonne maison où, comme on dit dans l'endroit, on loge à l'européenne. Pour un dollar par jour vous avez votre chambre et vous êtes libre de prendre vos repas à la carte, à l'hôtel même où l'on est bien servi et à très bon marché, ou d'aller manger dans un des nombreux restaurants de la ville.

Autant pour nous débarrasser de la poussière de charbon de terre que nous avons amassée sur la route, que pour délasser nos membres engourdis par la longueur du trajet, nous nous hâtons de prendre un bain. Le nègre qui procède ensuite à notre toilette de tête, nous apprenant que nous pouvons faire d'excellents repas au restaurant du Capitole, où la cuisine est sous le contrôle d'un chef français, nous estimons qu'il est de la dignité de notre estomac d'aller déjeuner sous les portiques et les lambris de marbre du palais de la législature américaine.

Pendant ce temps, le ciel qui vient d'ouvrir son manteau de nuages, refermé sur lui durant la nuit, brille dans tout son éclat. Nous sortons sur l'avenue Pennsylvania, et, à droite, le Capitole, nous apparaît, fermant la rue, à cinq minutes de marche. Nous hâtons le pas, et bientôt se dresse devant nous avec majesté l'immense château de marbre avec son dôme gigantesque, ses larges portiques et ses hautes colonnades du plus pur style grec, qui respandit dans une radieuse matinée du printemps virginien.

Comme celui de la Rome ancienne, le Capitole s'élève sur une colline d'où il domine à l'ouest un panorama que le grand voyageur Humboldt a déclaré être l'un des plus beaux qu'il eût jamais contemplés.

Ce monument s'étend sur un espace de 751 pieds de long et de 324 pieds de large, et couvre un terrain de 153,112 pieds carrés. La partie centrale—la première terminée—qui mesure 352 pieds de façade, est bâtie en pierres jaunâtres de la Virginie, peintes en blanc. Les pavillons, ornés chacun d'un portique de 142 pieds de front, sont en marbre blanc du Massachusetts, légèrement veiné de bleu; les cent colonnes monolithes qui en supportent les portiques corinthiens, proviennent d'une carrière de marbre blanc du Maryland.

La structure du dôme, dont les lignes harmonieuses et hardies rappellent à la fois celles de l'hôtel des Invalides et du Panthéon, à Paris, est tout en fer et peinte en blanc. Une statue de la Liberté, en bronze, haute de vingt pieds, couronne la coupole, et se dresse avec fierté dans la nue, à 287 pieds de la base de l'édifice.

C'est avec la façade de l'ouest du Capitole que les étrangers sont le plus familiers. Elle consiste en trois portiques, dont celui du centre a cent pieds de front, avec dix colonnes, la plupart doubles, et un nombre correspondant de pilastres.

A l'endroit où l'avenue Pennsylvania débouche sur la terre-plein qui règne devant la façade de l'ouest, un monument de marbre de 42 pieds de haut, érigé en l'honneur des services importants que la marine américaine a rendus pendant la dernière guerre, attire de prime-abord l'attention du visiteur. Deux statues allégoriques le surmontent: l'Amérique et l'Histoire. L'Amérique pleure, la tête appuyée sur l'épaule de l'Histoire qui lui montre ses tablettes sur laquelle est gravée l'inscription suivante: "Ils moururent pour le salut de la patrie!" Au-dessus, debout sur le socle et de chaque côté du piédestal, se tiennent les statues de la Victoire et de la Paix. Ce monument fut fait par souscription et sculpté d'après un dessin de M. Franklin Simmons. Le gouvernement souscrivit \$25,000 pour son érection.

La principale façade du Capitole est celle de l'est. Le portique central mesure 160 pieds de large sur une projection de 65 pieds. Vingt-quatre colonnes et douze pilastres de marbre blanc supportent le fronton. Immédiatement en face, apparaît la statue colossale de Washington, sculptée par Greenough. Au pied des degrés qui montent au portique, sur un fauteuil orné de feuilles d'achantes et de têtes de lions, Washington, nu jusqu'à la ceinture, est assis avec la dignité d'un dieu de l'Olympe. Sa main droite tient une épée, sa gauche montre le ciel. Il nous a semblé que cette épée que le grand homme, assis comme sur une chaise de malade, tient dans sa main gauche et qu'il présente la poignée en avant, comme s'il rendait son arme à un vainqueur, ôte un peu de sa majesté au libérateur des Etats-Unis.

Quand on gravit les degrés qui conduisent à l'entrée principale, on se trouve en face de deux groupes en marbre, dont l'un représente Christophe Colomb et la Civilisation.

La manière étrange dont Colomb tient le globe qui semble menacer le ciel, l'attitude, fort peu distinguée que lui donne ses jambes écartées et son buste jeté en avant, le font plutôt ressembler à un athlète qui va lancer son disque ou mieux encore à un vulgaire joueur de boules qu'à l'illustre et grave découvreur du Nouveau-Monde. La femme sauvage, grotesquement accroupie à côté, ajoute encore au ridicule de cette œuvre d'art qui n'est certes pas d'un véritable artiste. Ce groupe, dû au signor Persico, n'en a pas moins coûté \$24,000.

Celui de droite, la *Civilisation*, nous montre un pionnier américain qui désarme un sauvage. Le colon qui

saisit l'homme des bois par derrière, la femme du pionnier, piteusement courbée à côté dans l'attitude de la frayeur, tandis que le chien de la maison, la queue en cor de chasse, regarde tranquillement cette lutte qui ne nous paraît nullement désespérée, comme notre guide se plaît à le dire, tout cela forme une œuvre tout à fait ridicule. Son auteur, M. Greenough, n'en mit pas moins huit années à la parfaire et reçut, pour prix de son travail, la jolie somme de \$24,000.

Avant d'entrer dans le portique, en levant la tête, on aperçoit sur le tympan du fronton trois figures allégoriques, d'une grandeur colossale, attribuées au crayon de John Quincy Adams, et sculptées par M. Persico. Comme idée et comme dessin, ce groupe vaut beaucoup mieux que les précédents. Au centre, se tient le génie d'Amérique couronné d'une étoile, et s'appuyant sur un bouclier au centre duquel ressortent les lettres U.S.A. Ce bouclier repose sur un autel au milieu duquel, dans une guirlande de feuilles de chêne, est inscrite cette date: "July 4, 1776." Au pied du génie est un aigle; à gauche, l'Espérance appuyée sur une ancre. L'Amérique attire l'attention de l'Espérance sur la Justice qui, de sa main droite, déploie la constitution des Etats-Unis.

Nous voici maintenant en présence des portes de bronze; de chaque côté, deux autres statues, la Guerre et la Paix, sorties, on le voit tout de suite, du ciseau de M. Persico, qui n'a certes pas retrouvé celui de Michel-Ange ou de Canova, semblent monter la garde. Les portes de bronze qui s'ouvrent sur l'entrée principale du Capitole, sont l'œuvre de Randolph Rogers, qui en donna le dessin, les modela en plâtre à Rome, en 1858, et les fit couler à Munich, en 1861, par F. Von Muller. Cette porte pèse vingt mille livres, a dix-sept pieds de haut, neuf pieds de large, et coûte \$38,000. Chacun des vantaux tourne sur un cadre qui projette d'un pied et contient, à chaque angle, quatre figures relevées en bosse et représentant l'Asie, l'Afrique, l'Europe et l'Amérique. Entre chacune d'elles court une bordure emblématique où se détachent les insignes de la guerre et de la navigation.

A part le tympan qui couronne la porte, chacun des panneaux renferme, en haut-reliefs, un épisode de la vie de Colomb et de la découverte de l'Amérique.

Pour l'ingéniosité du dessin et le fini de l'exécution des figures, cette porte nous a paru de beaucoup supérieure à celle qui donne accès au Sénat, par le portique de l'Est. Celle-ci, qui est l'œuvre de M. Crawford, et a pourtant coûté \$18,500 de plus que celle de M. Rogers, fut fondue à Chicopee, dans le Massachusetts, par James F. Ames. Le vantail de gauche représente trois phases de la vie de Washington concernant la paix et l'agriculture; celui de droite des épisodes de la guerre de l'Indépendance.

Quelque mérite qu'aient ces deux portes, elles ne sont que des imitations réduites et imparfaites des fameuses portes du Baptistère, à Florence, dont nous devons voir, à Washington même, dans le Musée Corcoran, une très belle reproduction en plâtre, et que nous aurons occasion de mentionner dans une prochaine correspondance.

Au centre du Capitole, se trouve la rotonde, pièce qui, par ses grandes proportions, produit un effet saisissant. Elle a 97 pieds de diamètre et 300 pieds de circonférence, sur 180 pieds d'élévation. Huit grands tableaux ornent les panneaux du mur circulaire. Ces toiles, traitant de sujets historiques, ne nous ont frappé que par l'uniformité de la couleur qui nous a paru de plus manquer de vivacité. Pour ce qui est de la conception et du dessin de ces toiles, dus au pinceau de peintres américains, ils ne nous ont guère paru mériter une étude spéciale.

Nous avons admiré davantage, comme œuvre d'art, les groupes, en haut-reliefs, que l'on aperçoit au-dessus de chacune des quatre portes de la rotonde. Le groupe de l'est reproduit la descente des Pèlerins à Plymouth, en 1620. Comme celui de la porte du sud—le combat de Daniel Boone avec les sauvages en 1775—le premier groupe est sorti du ciseau de Enrico Causici, élève de Canova. "Pocahontas sauvant la vie du capitaine Smith, en 1606," qui se voit à l'ouest, est aussi l'œuvre d'un autre élève de Canova, Capellano. Le dernier groupe, qui nous montre Guillaume Penn concluant le traité de paix avec les sauvages, fut exécuté en 1827, par un artiste français, M. Gevelot.

Au-dessus de l'architrave règne autour de la rotonde une ceinture de 9 pieds de hauteur, sur laquelle on termine en ce moment une fresque circulaire composée de sujets de l'histoire nationale. Elle est si bien réussie, que c'est à peine si on peut constater, d'en bas, que ce n'est pas de la sculpture. Quelques pieds au-dessus de la frise, trente-six larges vitraux laissent tomber des flots de lumière qui, comme dans tous les édifices éclairés par le haut, produit un effet magique.

Enfin, au fond de la coupole, apparaît une remarquable fresque, par Brumidi, représentant l'apothéose de Washington. Cette peinture, qui couvre 4,664 pieds carrés, valut \$39,500 à son auteur.

Il nous resterait encore bien des pièces à décrire à l'intérieur du Capitole, entre autres l'ancienne Chambre des représentants, faite sur le modèle d'un ancien théâtre grec. Vingt-six piliers et pilastres de marbre du Potomac en soutiennent le dôme, dont les caissons et

la voûte sont décorés de fresques du peintre italien Bonani. Conformément à la suggestion du sénateur Morrill, du Vermont, "qu'il fût permis à chaque Etat d'envoyer au Capitole l'effigie, en marbre ou en bronze, de deux de ses hommes les plus populaires," cette salle a été convertie en un musée de statues des principaux représentants. Mais, l'espace nous manque, et nous ne pouvons que jeter un rapide coup d'œil sur la nouvelle salle où siègent les députés, ainsi que sur la bibliothèque. La première forme un parallélogramme de 139 pieds de long sur 93 pieds de large. La galerie, circulaire, peut contenir 1,200 personnes. Une partie est destinée au corps diplomatique, deux autres à la presse et au public, et la quatrième aux noirs, exclusion qui nous a paru singulière dans la république égalitaire. Le plafond, immense treillage de fer à grands jours garnis de vitraux peints, dont chacun laisse voir les armes d'un Etat de l'Union, fait descendre—dirons-nous du ciel!—une lumière voilée sur les représentants de la grande république.

Les sièges, comme chez nous, accompagnés de leur pupitre, sont rangés en demi-cercle faisant face au président. Grâce à la politesse d'un sénateur du Michigan, pour qui nous avons une lettre d'introduction, nous pûmes assister à une séance. Pendant l'heure que nous restâmes dans la salle, on discuta, de la façon la plus paisible, sur un octroi supplémentaire de quelque deux ou trois cent mille piastres à accorder au budget des dépenses postales.

Un très grand nombre de sièges étaient vides, et la plupart des députés présents—beaucoup avec le chapeau sur la tête et quelques-uns même le cigare aux lèvres—nous semblèrent occupés de bien autre chose que des intérêts de la patrie. Même, certain d'entre eux—il faut avouer que nous avons vu cela chez nous—lorgnaient les dames qui étalaient leurs riches toilettes dans les tribunes. "Homni soit qui mal y pense," dirions-nous avec la devise de la libre Angleterre à qui nous devons nos jeunes législatures. Somme toute, cette séance nous parut ne le céder en rien comme succès d'ennui à une réunion de certain de nos corps délibérants.

La bibliothèque, où l'on arrive par la porte de l'ouest de la rotonde, est à l'épreuve du feu. Les divisions et les rayons sont en fer, le pavé en tuiles encaustiques. Un grillage de fer, fermant à clef, défend l'accès des rayons aux profanes; sage précaution qui met les livres à l'abri des indiscretions de cette classe de pirates qui sont le fléau de nos bibliothèques.

Nous fûmes reçus avec la plus grande courtoisie par le bibliothécaire, M. Ainsworth Spofford. Il nous dit que la bibliothèque du Capitole compte aujourd'hui 420,000 volumes. Venant à parler des ouvrages qui traitent de l'histoire de l'Amérique, il prit plaisir à nous citer l'élan généreux qui, en 1874, porta M. Garfield à appuyer chaleureusement la demande d'un octroi de \$10,000 pour l'impression de manuscrits concernant les premières découvertes des Français au Nord-Ouest et sur le Mississippi. L'un des membres du Congrès s'étant opposé à cette dépense, parce que les manuscrits étaient écrits en français, Garfield fit un éloquent discours pour appuyer la demande d'argent qui fut accordée. La sympathie que la France a récemment montrée en faveur de Garfield n'était donc qu'un écho de celle qui animait de son vivant le cœur de l'infortuné président.

Quoique la bibliothèque du Capitole soit spécialement destinée à l'usage des fonctionnaires publics, elle est cependant ouverte à tout visiteur au-dessus de seize ans, qui peut se procurer et lire, dans la salle même, les ouvrages qu'il demande.

Le rez-de-chaussée de l'édifice est occupé par les salles de comitè, les dépôts de papeterie, les bains, etc., et le restaurant, où le déjeuner que nous fîmes était dans le meilleur goût parisien.

Si quelques détails—par exemple certaines statues et peintures qui ont pour objet de décorer le Capitole—peuvent prêter à la critique, ce palais n'en est pas moins superbe dans sa masse imposante et sa noble structure. Le premier plan en fut dessiné par le Dr Thornton qui, né dans les Antilles, s'occupa de génie civil et d'architecture en amateur. Le premier architecte pratique qui présida, en 1793, aux travaux préliminaires de la construction du monument, fut un Français, nommé Hallet, qui modifia le plan du Dr Thornton. Celui-ci, mécontent, parvint à le faire remplacer par un M. Hoban, à qui succéda, en 1803, M. Latrobe, Anglais de descendance huguenote, qui donna le dessin de la rotonde et du dôme commencés sous sa direction, en 1818. Tel qu'il est aujourd'hui, avec les additions considérables qu'on y a faites depuis 1852, le Capitole a coûté \$13,000,000.

Outre ce monument splendide, Washington renferme un grand nombre d'édifices publics, entre lesquels nous avons remarqué: les départements de la guerre et de la marine, style renaissance, et ceux du trésor, des patentes et des postes, dont les colonnades rappellent les beaux souvenirs de la civilisation grecque.

Washington est une ville bien bâtie et d'une grande propriété; la chaussée des principales avenues est en asphalte, et les trottoirs en brique ou en larges dalles de pierre, sur lesquels nous prenions plaisir à marcher en songeant à nos impraticables rues de Québec, où l'on est toujours en danger de se rompre les os. La lumière